

## MACHINISME ET PROLETARIAT

La venue de ce livre et les idées qui y sont exprimées ne sont nullement le fruit du hasard ou de l'originalité de pensée de son auteur. Il ne s'agit en effet que de la compilation et de l'exposition d'études et de travaux qui se poursuivent dans l'industrie depuis, en gros, la fin de la première guerre mondiale. L'apport « original » de l'auteur se limite à porter un certain nombre de jugements plus ou moins nuancés — et d'ailleurs totalement erronés — sur les courants de pensée qui se sont dégagés à propos de ces études et de ces travaux.

La méthode d'approche du problème est, on le voit, absolument incorrecte et ferme la porte à toute appréciation objective. Ce qu'il importe d'envisager avant tout, ce ne sont pas ces courants de pensée, considérés en eux-mêmes, mais, l'évolution profonde de l'économie capitaliste elle-même qui a fait de ces études et de ces travaux une nécessité. Ce n'est pourtant pas par ignorance que pèche M. Friedman, puisqu'à deux reprises il se réfère à Marx lui-même, sur cet aspect du problème, d'une manière tout à fait pertinente. Tout d'abord, il rappelle que « le développement du machinisme commandait aux industriels de ne pas étendre démesurément la journée de travail, de remplacer sa durée extensive par une durée intensive, d'en remplir le plus possible les pores étant donné l'importance du capital fixe désormais investi dans l'outillage mécanique ». Ailleurs, il cite un passage du Capital encore plus important et que nous pensons devoir citer aussi : « Il est évident qu'avec le progrès de l'industrie mécanique et l'expérience accumulée par toute une classe spéciale d'ouvriers, il doit y avoir accroissement de la vitesse et, par suite, de l'intensité du travail. C'est ainsi qu'en Angleterre, pendant un demi-siècle, la prolongation de la journée de travail et l'intensité croissante du travail de fabrique marchent de pair. On comprend cependant que, dans un travail où

il ne s'agit pas de poussées passagères, mais d'une uniformité régulière se renouvelant tous les jours, il doit arriver un point de rencontre où l'extension de la journée de travail et l'intensité du travail s'excluent réciproquement, de sorte que la prolongation de la journée de travail ne puisse se faire qu'en diminuant l'intensité du travail et qu'inversement l'accroissement de l'intensité entraîne forcément diminution de la journée de travail. » C'est ce processus, rappelle l'auteur, que Marx dénomme « la conversion de la grandeur extensive ou durée en grandeur intensive ou degré ».

C'est tout le fond de la question, parce que c'est par ce biais que ce pose le problème des conditions modernes de l'exploitation. Objectivement, ce passage de l'extensif à l'intensif (ou plus exactement le développement de cette contradiction entre une intensité du travail qui va croissant et sa durée qui ne peut pas, dans une société d'exploitation, diminuer en deçà de certaines limites) a provoqué la naissance de deux courants « rationalisateurs », le taylorisme d'une part, les « sciences de l'homme » d'autre part (et plus spécialement la psychotechnique).

L'intérêt du livre de Friedman c'est justement qu'il apporte une documentation abondante sur ce deuxième courant, d'ailleurs beaucoup plus récent, et que par là-même il permet de voir en quoi ce courant se distingue et pourquoi sa venue pose une série de problèmes originaux et distincts eux aussi.

Par contre cet apport de Friedman est compensé — et ceci amplement — par son petit apport personnel à l'entreprise de mystification universelle des forces réactionnaires coalisées, qui caractérise si profondément les manifestations idéologiques de notre époque. En effet, Friedman ne se contente pas d'établir une distinction entre ces deux courants, Taylorisme et psychotechnique : il les oppose, et ce-ci sur un plan sociologique profond, alors qu'ils ne sont que l'expression, à des niveaux différents, d'une réalité sociale identique, celle de l'exploitation la plus systématique possible du prolétariat.

Ce qu'il y a à la fois d'intéressant et de significatif dans cette mystification, c'est de voir que pour l'opérer Friedman utilise un mélange informe de « marxisme » ou de « dialectique » et de psychologie moderne et que seule une telle utilisation lui donne les armes nécessaires pour mystifier les autres, et probablement aussi pour se mystifier lui-même, car on le sent enlaidi dans ses propres sophismes. Afin de pouvoir opposer radicalement le taylorisme et les « sciences de l'homme » (lisez : psychotechnique et psychosociologie de l'entreprise), il qualifie le premier courant de « techniciste » et le rattache au courant « mécaniste » du dix-neuvième siècle, alors que le second se rat-

tacherait justement à des courants de pensée qui en seraient la négation, pourrait-on dire dialectique. Il est évident que dans l'esprit de l'auteur ce second courant est progressif, bien que l'on serait bien en peine de définir rigoureusement ce que sont ses caractéristiques positives. Tout ce que l'on peut dire de certain c'est que cette appréciation rentre dans le cadre d'une analyse marxiste vulgaire qui, en définitive, ne diffère pas de celle qui prédomine dans tous les partis ou groupes se réclamant du marxisme actuellement. La thèse est très simple : on caractérise les courants idéologiques suivant leur esprit plus ou moins « dialectique », chacun se réservant par ailleurs le privilège de juger de ce qui est dialectique et de ce qui en l'est pas (de ce qui est vulgairement « mécaniste » par exemple).

En fait, il n'est nul besoin de « dialectique » pour voir ce qui distingue très nettement le taylorisme de la psychotechnique et de la soi-disant psychosociologie de l'entreprise. Le taylorisme a constitué un premier aspect du mouvement de rationalisation de la production, son aspect le plus superficiel en définitive, parce qu'il ne concerne que les rapports entre les hommes et les machines et non les rapports entre les hommes eux-mêmes au sein de la production. C'est à ce titre qu'il est rentré dans la vie et s'est pour ainsi dire objectivé. Les modifications que le taylorisme a apportées, pour profondes qu'elles soient, s'intègrent dans le cadre des rapports humains existant dans l'entreprise capitaliste classique. On ne peut donc pas parler du taylorisme comme d'un simple courant de pensée. C'est avant tout un fait historique et il faut le traiter comme tel (1). Mais la logique de

(1) A ce propos il convient de souligner que, ainsi que le rappelle Friedman : « Taylor a très heureusement innové en procédant à des études systématiques et expérimentales du travail aux machines-outils. Les résultats obtenus autant en ce qui concerne la qualité des aciers, la forme et le choix des outils, la détermination des vitesses et des profondeurs de coupe, l'aménagement des courroies et transmissions ont permis d'accroître considérablement l'efficacité et la précision. » Et il n'est suffisant de dire à ce propos comme Friedman que c'est là « un apport précieux ». Cette contribution de Taylor a constitué le chaînon intermédiaire indispensable entre l'utilisation de l'énergie électrique — qui ainsi que Friedman l'a analysé justement a donné naissance à la deuxième révolution industrielle — et la grande production de masse qui exige justement vitesse et précision, sans lesquelles il n'y aurait pas de standardisation possible, production de masse qui, sur le plan économique, caractérise aussi cette seconde révolution industrielle.

Envisagé sous un autre angle, le taylorisme dans son ensemble (c'est-à-dire en y comprenant sa pièce maîtresse qui est l'étude des temps élémentaires) a représenté la réponse donnée par le régime capitaliste à la contradiction objective entre l'extensivité et l'intensivité de l'exploitation, contradiction qui a été posée historiquement par l'évolution même du régime capitaliste compris comme domination du travail mort sur le travail vivant. En effet, une telle domination contient en germe ce que Marx a appelé la baisse tendancielle du taux du profit et qui se traduit inéluctablement par la nécessité de remplir le plus possible « les pores » de la journée de travail pour tenter de compenser l'importance croissante des investissements en capital fixe.

la rationalisation ainsi amorcée par le taylorisme pousse inéluctablement à la rationalisation totale, celle qui va jusqu'à établir des rapports rationnels entre les hommes au sein même de la production. C'est bien à cette logique qu'obéissent tous les courants rationalisateurs post-tayloriens, qu'ils se parent de l'étiquette « sciences de l'homme » ou non.

Jusqu'ici, cependant, aucun de ces courants ne s'est réalisé objectivement et tous demeurent de simples courants de pensée — même lorsqu'ils ont mis en œuvre d'immenses moyens, même lorsqu'ils ont fait des usines leur laboratoire (1).

Il ne pouvait d'ailleurs en être autrement. La structure de classe de la société, léguée par l'histoire, l'exploitation d'abord et l'aliénation ensuite, qui en découle inéluctablement, interdisent a priori l'instauration d'une quelconque « rationalité » dans les rapports entre les hommes au sein de la production. Elles l'excluent si complètement que pour les exploités il ne peut y avoir qu'une rationalité, celle de la domination totale du processus de production par les exploités eux-mêmes. C'est ce que Marx a défini depuis longtemps comme étant la dictature du prolétariat. Certes, cette simple expression ne résoud rien par elle-même et ne contient aucune vertu magique. Bien au contraire, son contenu varie à travers l'histoire et le fait de cette variation constitue probablement le problème le plus important auquel les révolutionnaires ont à faire face. Mais ce n'est que dans notre conclusion que nous essaierons d'en aborder certains aspects généraux.

Pour le moment, ce qu'il est important de comprendre, c'est qu'en l'absence de la révolution prolétarienne et de la dictature du prolétariat qui définit son succès, l'extension logique de la rationalisation n'a d'autre signification et ne peut avoir d'autre signification que l'intégration des rationalisateurs dans le mécanisme et l'appareil moderne de l'exploitation. Mais un tel passage de l'état de courant de pensée à celui de réalité sociale implique une soumission sans conditions à une logique objective, au regard de laquelle les positions idéologiques de départ de ces courants — de même d'ailleurs que leurs pieuses intentions — ne jouent qu'un rôle tout à fait subordonné.

Vouloir ainsi monopoliser la rationalisation par en haut — ce qui ne peut être que le cas dans une société de classe — ne peut aboutir dans les faits qu'à « rationaliser » un monopole de direction des hommes. Or il n'existe pas de rationalité possible de l'exploitation. Tout juste est-il possible de plaquer sur la réa-

(1) Par destination les usines ne sont pas et ne seront jamais des laboratoires, la logique de la production et la logique de l'expérimentation s'excluent mutuellement.



ité du gaspillage des forces humaines et matérielles une systématisation idéologique ayant les apparences de la rationalité.

Voilà pourquoi les courants de pensée post-tayloriens, malgré leurs ambitions, contiennent en germe dès leur naissance cette mystification, que Friedman a choisi comme tâche de voiler. Voilà pourquoi notre tâche à nous est de dévoiler la véritable nature de cette entreprise.

Un tel impératif cependant n'est pas purement moral. En effet, si l'on laisse de côté les définitions uniquement formelles de la suppression de l'exploitation telles qu'elles ont cours en fait dans tous les mouvements ou groupes qui se réclament du marxisme de nos jours, on verra que ces courants de pensée post-tayloriens choisissent pour terrain de mystification une définition de fond de l'exploitation et que, dans ce sens, ils sont potentiellement autrement plus dangereux que les épigones du marxisme. Si ces derniers se contentent en gros de rabâcher les schémas sur la suppression de l'exploitation à travers la suppression de la loi de la valeur, assurée par la planification, parce que cette suppression entraîne automatiquement celle de la plus-value (1), les premiers s'attaquent directement au problème de l'aliénation prolétarienne, à sa source, dans le procès de production lui-même, et à ce titre ils pourraient paraître être plus conséquemment marxistes que les « marxistes » actuels eux-mêmes. C'est d'ailleurs la raison pour laquelle, d'une part, ces courants de pensée ne pourront s'objectiver qu'en se modifiant profondément, aussi profondément qu'ont pu le faire les courants marxistes à travers le processus social objectif de la bureaucratisation; d'autre part, une telle objectivation aurait besoin d'un appui social de masse car il n'est nullement question que la mince couche des rationalisateurs, en tant que tels, puissent instaurer un quelconque monopole de la direction de la société. Ainsi, à cause même du niveau profond auquel se situent ces courants ils ne peuvent, contrairement au taylorisme, passer au stade de la réalisation sociale objective qu'à travers un bouleversement profond des cadres classiques du capitalisme. Ces deux aspects du problème sont d'ailleurs liés, étant donné que pour jouer dans un processus de transformation sociale un rôle moteur, il convient de posséder une idéologie de caractère universel. S'élever à ce niveau ne peut signifier que dépasser décisivement le point de vue étroit des « sciences de l'homme », et surtout opérer une systématisation, une universalisation de la

(1) En réalité ce qui disparaît avec la planification c'est le concept classique de la plus-value et l'aliénation de la réalité, pas plus que ne disparaît automatiquement par là même la réalité de l'exploitation.

mystification qui était en germe au départ du mouvement rationalisateur post-taylorien (1).

Ceci dit il est exact que le courant rationalisateur post-taylorien s'est développé en s'opposant au taylorisme, s'est pour ainsi dire nourri de l'échec du taylorisme face au problème de la productivité. En effet la rationalisation taylorienne, en tant que « rationalisation » de l'exploitation s'est immédiatement heurtée à la résistance de la classe ouvrière, et à la « flânerie systématique » que Taylor s'était flatté d'éliminer s'est substitué le freinage systématique, la non collaboration, dont le caractère est d'autant plus profond que contrairement à la flânerie il a un caractère collectif, car il repose sur un accord tacite des ouvriers entre eux. Les psychotechniciens ont réfléchi sur ce phénomène du freinage qui a universellement suivi la rationalisation taylorienne, mais ainsi ils réagissaient comme un courant de pensée en présence d'une réalité, parce que l'« organisation scientifique du travail » d'inspiration taylorienne s'était intégrée comme partie constitutive de l'évolution moderne du machinisme. En réalité si ce courant anti-taylorien s'objectivait il produirait une réalité qui irait exactement dans le même sens que le taylorisme, mais en poussant la logique de l'exploitation beaucoup plus loin. C'est parce que ces deux courants se placent à des niveaux différents, l'un s'étant intégré à l'évolution du machinisme, l'autre étant encore extérieur à cette évolution, plaqué pour ainsi dire sur elle, qu'il s'est engendré un mouvement apparent d'opposition entre eux. C'est ce mouvement apparent et de sens contraire au mouvement réel que Friedman a uniquement vu, et tous ses raisonnements se trouvent ainsi entachés dès le départ d'un vice fondamental.

De même que les tayloriens, les psychotechniciens se sont heurtés au problème de la productivité, devenu le problème économique crucial de notre époque, mais ils ont été amenés à relier ce problème de la productivité à celui de l'aliénation de l'homme dans la production, parce que l'évolution même du machinisme a fait passer cette liaison au premier plan.

Friedman s'est partiellement rendu compte de cet encadrement général de la question, puisque dans un chapitre central de son livre, intitulé « l'Automatisme » et sous-titré « dialectique de la division du travail », il traite d'une manière particulière de l'évolution du machinisme. Or nous allons justement voir en quoi tous ceux qui veulent « résoudre » le problème de

C'est d'ailleurs dans un tel sens que s'oriente en Amérique l'aile la plus avancée de ce mouvement. Le sujet demande cependant une étude spéciale qui sort du cadre de cet article.

l'aliénation de l'homme dans la production par en haut ne font en définitive que voiler la réalité sociale de classe qui est à la base à la fois de l'exploitation et de l'aliénation.

### PLACE DU MACHINISME DANS L'ÉVOLUTION DE LA SOCIÉTÉ MODERNE.

Le travail parcellaire, voilà l'ennemi. Tel est le cri universel dans lequel on résume la *totalité* du problème de l'aliénation de l'homme dans la production. Mais aussitôt on cherche quelles sont les déterminations objectives du travail parcellaire et surtout dans quelle perspective générale d'évolution il s'intègre, et par là quelles sont les conditions de son dépassement.

Il faut faire très attention à cette question, car à travers elle c'est le problème lui-même du socialisme qui se pose. Nous allons donc tâcher de dégager le mieux possible quelle est la thèse profonde de l'auteur — assez confuse d'ailleurs dans son texte — et pour cela nous n'épargnerons pas les citations. En effet, cette thèse est — sous la forme mystifiée qu'elle prend ici — inéluctablement vouée d'une part à prendre un caractère universel, et, d'autre part, à se substituer, dans l'ordre de l'importance, aux problèmes classiquement débattus dans le mouvement ouvrier jusqu'ici.

Ce chapitre sur l'automatisme commence ainsi : « Nous avons vu la division du travail, suivant sa dialectique interne, créer des fonctions toujours plus spécialisées. Le travail devient de plus en plus parcellaire et chaque opération, ainsi délimitée, est confiée à une machine qui remplace l'outil tenu à la main. » Et l'auteur poursuit quelques lignes plus loin : « Mais la mécanisation n'est pas encore totale. La main de l'homme intervient dans quelques opérations : mettre une pièce sur la presse, l'évacuer, la remplacer. Cette période intermédiaire abonde en *tâches pénibles pour l'ouvrier* (1); il n'est plus qu'à demi, qu'au quart engagé dans l'opération, mais il l'est tout de même : à l'état de substitut de la machine pour les tâches que celle-ci n'a pas absorbées... Au moment où les derniers gestes productifs de l'ouvrier sont confiés aux pignons, aux engrenages, aux arbres métalliques, l'automatisme intégral commence. *C'est vers ce but que paraît tendre, au cours de son développement, la division du travail.* »

On voit ainsi clairement les deux thèses développées, qui sont d'ailleurs corollaires. D'une part, le travail parcellaire ex-

(1) Souligné par l'auteur.

prime l'aliénation de l'homme dans la production, d'autre part, ce travail parcellaire peut être éliminé par l'automatisme intégral.

Sur la première thèse, l'auteur insiste abondamment : « Plus on s'approche de l'automatisme — sans toutefois y atteindre — plus la part du travail laissé à l'homme apparaît en soi dépouillée de tout intérêt intellectuel ou technique : seules subsistent quelques opérations répétées, très simples, préfigurant déjà celles de la machine qui tôt ou tard les remplacera. Il semble que la machine ait attiré à elle l'homme pour combler ses lacunes : elle le domine alors entièrement et lui impose ses nécessités... Les travaux les plus pénibles paraissent donc être ceux où l'automatisme s'est, pour ainsi dire, arrêté en route, pour des raisons qui peuvent être fort diverses : difficultés techniques de l'automatisation, négligence, méconnaissance de leur intérêt par des industriels routiniers, bas salaire des manœuvres spécialisés dans une région ou une industrie (1).

G. F. distingue « tout d'abord les machines « dépendantes » où l'alimentation, la commande, le réglage dépendent constamment de la main de l'homme : ce sont les machines répandues dans les ateliers par la première révolution industrielle et maintenues dans la mesure où celle-ci se prolonge et se survit. En second lieu, les « machines semi-automatiques » dont nous avons analysé un exemple avec le tour-revolver. Enfin nées du perfectionnement des précédentes, les machines « automatiques » (indépendantes) où l'ouvrier, en tant qu'opérateur, se trouve éliminé : d'autres fonctions apparaissent : surveillance, contrôle et surtout réglage. » Ce sont là « les trois étapes de l'automatisme ».

Dans cette « dialectique », l'enfer pour l'ouvrier, on le devine, c'est la phase semi-automatique. « Une étude détaillée, déclare G. F., des travaux semi-automatiques serait précieuse en nous permettant de dépister ceux, précisément, qui exigent encore autre chose que des réflexes : travaux où la personnalité de l'homme n'est point engagée, et dont cependant elle n'est pas entièrement libérée. Ces formes batardes entre les métiers traditionnels et les nouvelles qualifications semblent les plus lourdes, les plus contraires au développement harmonieux et à l'équilibre de l'individu. L'homme y est pour ainsi dire à demi absorbé par la mécanisation et n'en tire point le bénéfice. »

De cet enfer participe aussi le travail à la chaîne, comme faisant partie de la même étape de l'évolution industrielle. « Il vient combler, lui aussi, les vides dans les progrès de la méca-

(1) Il est caractéristique que G. F. oublie le facteur le plus essentiel : l'importance des investissements en capital fixe exigés par l'automatisation.



sation : l'homme y est chargé des opérations qui, bien qu'assez divisées pour être accomplies par des équipes, sont encore trop complexes pour pouvoir être traduites en combinaisons mécaniques. Dans une production déjà pour la plus grande part mécanisée, les opérations encore manuelles doivent être accomplies à un rythme qui s'accorde avec celui de l'ensemble de l'usine. Le travail à la chaîne, en bien des cas, est comme un signal qui nous révèle les déficiences actuelles de la technique, partout où elle fait effectuer par la main de l'homme des opérations très parcellaires que la mécanisation n'a pas pu conquérir. \*

Pour ce qui est des incidences sur la main-d'œuvre de cette évolution du machinisme, leurs expressions dans la première phase et la seconde paraissent couler de source. Dans la première phase, c'était le métier unitaire qui prédominait, l'ouvrier était un authentique « professionnel », il bénéficiait de la « joie au travail » de la période artisanale. La seconde période — actuelle — représente une sorte de négation de la première, dans laquelle prédomine l'aliénation du travail parcellaire, la monotonie, l'élimination de toute initiative. Sur la troisième période — celle, pourrait-on dire, des lendemains qui chantent — G. F. s'exprime ainsi : « Si l'on considère la production proprement dite, le progrès de l'automatisme pourrait y transformer profondément les problèmes actuels de la main-d'œuvre. Les fonctions simples et monotones de l'armée des manœuvres, appendices de machines rigoureusement spécialisées et semi-automatiques, disparaîtraient peu à peu. Dans les ateliers outillés en machines automatiques triompheraient de nouvelles fonctions, celles de conducteurs ou régleurs, ouvriers hautement qualifiés capables de surveiller une série de machines délicates et de parer eux-mêmes à tous leurs incidents de marche. Rappelons que dans la construction de ces machines intervient toute une gamme de travaux délicats, soignés, d'ajusteurs mécaniciens dont l'adresse professionnelle, souvent chassée des ateliers de production par le semi-automatisme et ses manœuvres spécialisés, obtient là une compensation. Dans cette voie royale du machinisme industriel on trouverait donc à la limite l'élimination des manœuvres spécialisés, la concentration de « la part de l'homme » entre les mains d'habiles ajusteurs, constructeurs et régleurs de machines automatiques : renaissance d'un « nouvel artisanat » à travers l'évolution contrastée de la technique et ses dramatiques contradictions. »

Voilà donc brossé pour l'essentiel les grandes lignes de cette thèse idyllique. Pour être vraiment fidèle, il nous suffira d'ajouter que l'auteur souligne que ces conclusions ne sont que « des conclusions théoriques » et que « leur valeur pratique se trouve

déjà largement mises en cause par la persistance du chômage » et que dans les conditions actuelles de l'industrie... progrès technique ne signifie non pas « déplacement » de métier, mais chômage pour des millions d'hommes jeunes et valides. » En résumé — et c'est là une thèse que G. F. reprend par ailleurs — cette évolution logique du machinisme se heurte à l'existence du régime de la propriété privée, génératrice de crises et de chômage. On n'attend que la bonne fée « planification » pour que cette bienheureuse dialectique de l'évolution du machinisme porte tous ses fruits.

Ce qu'il y a de remarquable dans ce chapitre, de loin le plus intéressant de ce livre, c'est qu'il révèle une bien curieuse conception de l'histoire, serait-elle uniquement industrielle. En effet, pour l'auteur il existe une sorte d'immuabilité dans ces trois phases historiques — ou au moins dans les deux premières — et à ce titre on pourrait dire que la seconde phase est comme un purgatoire qu'une dialectique transcendente et tragique de l'histoire aurait imposé au prolétariat. Cette conception relève évidemment de l'imagerie d'Epinal. Cela est tellement vrai que pour fonder objectivement cette nécessité d'un type spécial G. F. est forcé de se contredire. Examinons cela de plus près : il déclare tout d'abord que « la division du travail telle qu'elle tendait à se réaliser dans les manufactures brisait en une sorte de poussière l'unité du métier artisanal », et il ajoute : « Plus la division du travail avait été poussée dans la période manufacturière, plus il a été facile aux inventeurs de réaliser des combinaisons cinématiques capables de se substituer aux organes naturels de l'homme et de s'acheminer vers l'automatisme ». Ainsi, dans l'industrie de la chaussure, une série d'« opérations parcellaires » qu'il cite au nombre de neuf, « ont pu être rapidement confiées à des machines automatiques ». On ne voit pas très bien alors où se trouvait la « joie au travail » de ces soixante métiers unitaires de la période « artisanale », ni surtout où se situe exactement cette fameuse période.

Ailleurs, dans un passage encore plus important, il montre qu'il existe « une action réciproque entre la division du travail et le machinisme : « Celui-ci, dit-il justement, n'a pu se réaliser et se répandre que du jour où celle-là se fût elle-même suffisamment développée. Mais l'imperfection même des premières machines-outils, poursuit-il, capables d'effectuer une seule opération a retenti à son tour sur la division du travail et l'a accentuée : la spécialisation de la machine a longtemps exercé cette action sur la division du travail et les deux transformations se sont réciproquement stimulées jusqu'au jour où les progrès techniques ainsi acquis, encadrés dans le mouvement de « rationali-